



HAL
open science

**Culture Wars, crise du SIDA et médias conservateurs :
de Rush Limbaugh comme culture warrior opportuniste
(1988-1994)**

Sébastien Mort

► **To cite this version:**

Sébastien Mort. Culture Wars, crise du SIDA et médias conservateurs : de Rush Limbaugh comme culture warrior opportuniste (1988-1994). Cynos, 2016, Les guerres culturelles aux Etats-Unis, 32 (2), pp.49-63. hal-03152217

HAL Id: hal-03152217

<https://hal.science/hal-03152217>

Submitted on 22 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Culture Wars, crise du SIDA et médias conservateurs : de Rush Limbaugh comme culture warrior opportuniste (1988-1994)

Sébastien Mort

Université de Lorraine – site de Metz

Dans le discours qu'il prononce le 8 mai 1989 à Albany dans l'État de New York lors de la manifestation organisée par l'« AIDS Coalition To Unleash Power » (ACT UP), l'activiste Vito Russo procède à une véritable mise en accusation des Républicains conservateurs au pouvoir : « If I'm dying from anything, I'm dying from Jesse Helms. If I'm dying from anything, I'm dying from the President of the United States » (Russo). Ce dernier aurait pu tout aussi bien continuer l'énumération en citant l'animateur de talk show radiophonique Rush Limbaugh, dont l'émission quotidienne *The Rush Limbaugh Show (RLS)* lancée en août 1988 est l'occasion de diatribes homophobes et sérophobes particulièrement grinçantes. Inventeur d'un langage radiophonique qui fait fi des conventions discursives et de la bienséance rhétorique – avatars du politiquement correct, elles ne sont que la manifestation de la censure que les *liberals* entendent imposer à l'Amérique – Limbaugh s'oppose de façon virulente aux activistes de la lutte contre le SIDA. Il fait également de la maladie un ressort comique, comme en témoigne le « flash SIDA » (*AIDS Update*) dont il gratifie régulièrement son auditoire et dont la chanson « I'll Never Love This Way Again » de Dionne Warwick constitue la bande son (Remnick). Animateur d'une émission qui en l'espace de huit ans se hisse à la première place du classement des programmes radiophoniques au format « News/Talk » toutes catégories confondues, Limbaugh semble donc prendre une part active à la stigmatisation des personnes atteintes du SIDA. De ce fait, il contribue activement à délégitimer toute action de l'État en faveur de la lutte contre l'épidémie.

En cela, il rejoint les élus conservateurs que dénonce Russo pour leur opposition à une telle intervention de l'État ou leur inaction coupable dans la crise naissante. Certes, comme le montre Jennifer Brier dans *Infectious Ideas : U.S. Political Responses to the AIDS Crisis*, la réaction

de l'administration face à l'épidémie n'est pas uniforme : conservateurs religieux d'un côté et modérés de l'autre s'affrontent et marquent leurs désaccords sur la réponse qu'il convient d'apporter à la crise (Brier : 80-81). Le 40^{ème} président tarde toutefois à reconnaître publiquement que le SIDA constitue une crise sanitaire d'envergure : si le « Centers for Disease Control and Prevention » (CDC) identifie les premiers cas de la maladie dès juin 1981, ce n'est qu'en mai de l'année suivante qu'il prononce le premier discours sur le SIDA (*Timeline of AIDS*). Une telle lenteur est due au peu d'intérêt de Reagan pour la question dont il confie le dossier à Morton C. Blackwell, membre de l'« Office of Public Liaison » de 1981 à 1984, qui remplit une fonction d'intermédiaire entre la Maison Blanche et la Droite Chrétienne, s'efforçant de faire concorder leurs ordres du jour respectifs (Hartman : 157).

Au Congrès, le chef de file des *culture warriors* est sans nul doute Helms qui s'illustre au moment des débats sur l'Americans With Disabilities Bill à l'automne 1989. Le projet prévoit d'étendre les bénéfices du Civil Rights Act de 1964 aux quelques 40 millions de personnes atteintes de handicap physique ou mental, y compris les personnes porteuses du VIH ou les malades du SIDA (Wilentz : 305). Au cours des débats, Helms défend une position pleinement cohérente avec celle des conservateurs religieux qui entourent le président : il voit la situation des malades du SIDA comme le résultat d'une faillite morale personnelle et d'un comportement qui enfreint la loi, c'est-à-dire la législation anti-sodomie (*sodomy laws*) en vigueur dans un grand nombre d'États (Helms). Ainsi, les tensions morales que ravive la crise du SIDA constituent donc un point de crispation des *culture wars* qui s'affirment au cours des années 1980.

Les *culture wars* : définition et enjeux

La notion de *culture wars* est introduite pour la première fois par James Davison Hunter en 1991 dans son ouvrage canonique *Culture Wars : The Struggle to Define America* dans lequel il défend la thèse qu'elles constituent une « lutte pour définir l'Amérique » dont l'enjeu est de nature identitaire : « The contemporary culture war is ultimately a struggle over national identity – over the meaning of America, who we have been in the past, who we are now, who we, as a nation, will aspire to become in the new millennium » (Hunter : 50). Parce qu'elles ont pour objet des absolus moraux, les *culture wars* ont pour caractéristique principale d'exclure toute possibilité de négociation, contrairement aux affrontements politiques qui sont susceptibles de se résoudre par le

compromis. Loin de constituer des abstractions philosophiques, les absolus moraux qui font l'objet de ces affrontements sont profondément enracinés dans l'expérience et le quotidien des individus dont ils constituent un marqueur fort de l'identité. Pour Hunter, ils s'appuient sur une dichotomie opposant « pulsion orthodoxe » (*impulse towards orthodoxy*) et « pulsion progressiste » (*impulse towards progressivism*) (Hunter : 43). La première s'exprime par l'allégeance à une autorité morale externe, identifiable, transcendante et source de vérité absolue ; la seconde implique au contraire une conception de la vérité comme processus permettant la réinterprétation des croyances historiques en fonction des paradigmes moraux et sociétaux d'une époque donnée (Hunter : 44-45).

Les culture wars et la crise du SIDA

De façon surprenante, la question du SIDA semble occuper une place marginale dans la littérature sur les *culture wars*. En 1991, Hunter n'y consacre que quelques lignes (Hunter : 316) et la question est absente du recueil d'essais qu'il publie avec Alan Wolfe en 2006. Hunter considère toutefois que le SIDA mérite d'avoir toute sa place dans la littérature sur les *culture wars* car l'épidémie implique de nouveaux enjeux qui vont bien au-delà des considérations de libération sexuelle : il s'agit d'un affrontement dont l'enjeu n'est plus la domination d'un ethos sur l'autre mais bien la survie des personnes atteintes de la maladie (Hunter : 194).

Andrew Hartman est le premier à s'intéresser à la question du SIDA comme un élément crucial des crispations suscitées par les *culture wars*. Dans les pages qu'il consacre au sujet dans *A War for the Soul of America : A History of the Culture Wars* publié en 2015, il propose un panorama des partis en présence : tenants de la Droite religieuse, Républicains conservateurs et administration Reagan d'une part, et activistes engagés dans la lutte contre l'épidémie et élus conscients de l'urgence d'une action des pouvoirs publics, à l'instar de Henry Waxman, représentant du 24^{ème} district de Californie, d'autre part (Hartman : 156-161). Surtout, en écho à Brier, il nuance l'idée d'une réponse de l'exécutif exclusivement morale et uniformément hostile aux malades du SIDA en soulignant les divisions internes à l'Administration Reagan. À cet égard, Hartman souligne la prise de conscience par le Surgeon General C. Everett Koop de l'ampleur de la crise et de la nécessité de revoir les programmes d'éducation sexuelle afin d'y inclure

la sensibilisation des jeunes à l'utilisation du préservatif (Hartman : 159-160).

Les *culture wars* et les médias

Hunter identifie les médias comme élément central des *culture wars* et développe l'argument selon lequel l'intérêt quasi nul des médias dominants pour les questions importantes aux yeux des conservateurs moraux explique précisément pourquoi ceux-là constituent une ligne de front des *culture wars* (Hunter : 226-227). Ainsi, la dénonciation des médias dominants pour leur soi-disant parti pris en faveur du *liberalism* est un aspect essentiel de la rhétorique des conservateurs (Hunter : 227).

Par conséquent, RLS devrait retenir toute l'attention de la recherche. Par son statut de média conservateur à fort taux d'audience – au début des années 1990, son audiorat s'élève à près de 20 millions d'individus hebdomadaires (Bolce *et al.* : 459) – il est susceptible de remplir une double fonction de relai de ces conflits et de porte-voix des revendications des conservateurs moraux, d'autant qu'il n'existe pas de médias conservateurs à destination du grand public à l'époque. Toutefois, le rôle de Limbaugh dans ces conflits semble n'avoir fait l'objet d'aucune investigation, ce qui s'explique aisément par le positionnement thématique de l'animateur qui, dès le milieu de l'année 1990, consacre la quasi-intégralité de son temps d'antenne aux questions politiques et économiques. Dans l'étude parue en 1996 sur ce qui est alors un format radiophonique nouveau, l'équipe de Joseph N. Cappella de l'Annenberg School for Communication montre qu'au cours des mois de février et mars 1996, Limbaugh s'intéresse majoritairement à la vie politique et à l'économie – il consacre 21,3% du temps d'antenne aux primaires et aux candidats républicains et 18,9% aux questions relatives au commerce, aux affaires et à la technologie. En revanche, les questions ayant trait à la famille, l'instruction et la morale publique ne s'arrogent que 5,9% du temps d'antenne (Cappella *et al.* : 19).

Thèse

Sans contester que Limbaugh est bien un conservateur fiscal et que les questions morales ont une importance marginale dans son émission, cet article revient sur les premières années de RLS pour montrer que, par l'importance accordée à la question du SIDA et le traitement qu'il en propose, l'animateur a bien pris une part active dans les *culture wars*. Toutefois, alors que le regard social porté sur le SIDA et les personnes qui en sont atteintes évolue vers une reconnaissance de l'épidémie en tant

que crise sanitaire nécessitant une intervention agressive de l'État, les discours de stigmatisation et les lectures moralisantes perdent en légitimité. Cet article cherche donc à montrer comment, au cours des premières années de son émission, Limbaugh adapte sa stratégie rhétorique à ce contexte changeant pour continuer à porter une lecture moralisante de la crise du SIDA et ce faisant, à minimiser l'ampleur de l'épidémie, délégitimer l'intervention de l'État en faveur de la prévention et exonérer l'administration Reagan.

Limbaugh, l'establishment conservateur et « l'homosexuel rétif à l'abstinence » (*recalcitrant queer*)

Par ses diatribes contre les militants engagés dans la lutte contre le SIDA, Limbaugh contribue à la construction d'une image stéréotypée des homosexuels, tirant pleinement partie du contexte d'irrationalité des années 1980 et du mythe du « Patient Zéro » qui aurait introduit le virus sur le territoire américain et que le CDC identifie de façon arbitraire comme étant Gaëtan Dugas, steward québécois de la compagnie Air Canada décédé cette même année. Dans *And the Band Played On : Politics, People and the AIDS Epidemic* publié en 1987, le journaliste Randy Shilts décrit l'appétit sexuel démesuré de Dugas et sa fréquentation assidue des saunas gays dans lesquels il propage le virus avec désinvolture et détachement (Shilts : 128-140). En relayant abondamment cette histoire, les médias traditionnels créent un monstre qui cristallise toutes les peurs de la société par rapport aux homosexuels et la liberté sexuelle tout autant qu'ils nourrissent la fascination du public pour la figure de l'homosexuel malade du SIDA qui, par son refus de s'amender et de pratiquer l'abstinence, contribue à la propagation du virus. Sur le plan politique, le mythe du patient zéro donne une énergie nouvelle aux *culture warriors* dans leurs campagnes de stigmatisation des homosexuels : ce qui rend Dugas abject à leurs yeux, c'est qu'il incarne le modèle de « la libération sexuelle de l'après-Stonewall » (*post-Stonewall sexual freedom*), et qu'il se montre rétif à modifier son comportement une fois le diagnostic effectué. L'historien Phil Tiemeyer avance l'argument qu'à ce titre, aux yeux d'un public homophobe, Dugas incarne ce qu'il nomme *the recalcitrant queer*, c'est-à-dire « l'homosexuel rétif à l'abstinence », qu'il soit porteur du VIH ou non (Tiemeyer).

Deux figures de premier plan de la classe dirigeante conservatrice – Helms et William Dannemeyer, représentant d'Orange County en Californie – ne tardent pas à capitaliser sur l'aversion de la population

pour l'homosexuel rétif à l'abstinence. En novembre 1987, le premier propose un amendement interdisant au CDC de faire usage de fonds publics pour financer des projets qui « promeuvent, encouragent, directement ou indirectement, les activités sexuelles homosexuelles » (Rimmerman *et al.* : 228). L'amendement vise à empêcher que l'État fédéral ne finance des campagnes de prévention, et donc la sensibilisation de la population à l'utilisation du préservatif. Le second, qui porte le projet d'amendement à la Chambre, recourt à une rhétorique des plus avilissantes à l'encontre des homosexuels. Au docteur Marcus Conant de San Francisco qui conteste l'opportunité de l'amendement et propose que soient étudiées les possibilités de sensibiliser les homosexuels au sexe sans risque (*safe sex*), Dannemayer rétorque de manière cinglante : « For your edification, I'll state unequivocally [sic] that there is no such thing as safe homosexual sex. It's a myth perpetrated [sic] by homosexuals themselves so they can continue to sodomize each other with a clear conscience » (Timeyer). Par la négation de la possibilité du sexe sans risque, le représentant de Californie sape toute action en faveur de l'utilisation du préservatif puisqu'il affirme indirectement l'inefficacité d'un tel moyen dans l'endiguement de l'épidémie. À cela, il oppose l'abstinence comme seul moyen fiable d'empêcher la propagation du virus :

I would counsel every active homosexual or IV drug user [...] that AIDS is a consequence of their behavior; and that to avoid AIDS [...] they should change their behavior – not simply alter their lifestyle, but abandon it. If there is any need for a “Manhattan project” to fight the spread of AIDS, the area of focus should be the psychotherapy and support necessary for homosexuals and drug users to overcome their pathologies. (Tiemeyer)

Ainsi, dans la conception du conservatisme moral, l'homosexualité est une pathologie similaire à la toxicomanie : elle ne doit pas être accommodée, elle doit être combattue. La prévention est non seulement inefficace mais socialement et moralement indésirable car elle encourage des pratiques déviantes et dangereuses.

Articulé par la frange la plus radicale des conservateurs du Congrès en 1987, ce discours d'hostilité à l'égard des homosexuels est repris par Limbaugh à partir de 1989 dans son émission radio, où il met en place le « flash SIDA » évoqué en introduction, mais également à l'occasion de

ses apparitions publiques lors de *The Rush to Excellence Tour*. Le 6 juillet 1989 à Sacramento, il tourne en dérision la campagne de sensibilisation au sexe sans risques à destination de la population homosexuelle masculine lancée par la ville de New York en déclarant :

You wanna not get AIDS in America, if you're a man? You wanna not get AIDS? One thing you don't do: you do not ask another man to bend over and make love at the exit point! That's what you don't do! The second... the second thing you don't do is go find out some homeless derelict, some wandering shred of human debris and say "Hey pal, can I borrow your needle?" And if you don't do those two things, you have just protected yourself about 90% and you haven't even bought a condom. (Limbaugh 1989 : 00 :07 :50)

Outre le besoin commun de Limbaugh et Dannemeyer d'insister avec un voyeurisme non dissimulé sur ce qu'ils perçoivent comme la singularité déviante du rapport sexuel entre hommes et qui suggère une sorte de fascination mêlée de dégoût pour l'acte sexuel dans sa dimension la plus mécanique, tous deux font une analyse strictement morale de l'ampleur de l'épidémie, qui ne constitue pas un problème sanitaire que la collectivité se doit de canaliser par la prévention mais est le résultat de conduites défailtantes et immorales.

Pour Limbaugh, le retour de manivelle ne tarde toutefois pas à se produire. Invité à animer le talk-show télévisé de CBS *The Pat Sajak Show* le 30 mars 1990, Limbaugh se fait malmener par des militants d'associations de défense du droit à l'avortement et d'Act Up ! Ainsi, un homme se met à crier à l'animateur : « You should be ashamed of yourself !! [...] We are going to be wherever you are, and we are going to denounce and expose you !! » (*Pat Sajak Show*). Si la voix parvient mal à se faire entendre à travers la clameur, le plan de caméra sur l'intéressé montre une étoile rose sur sa chemise, et le téléspectateur comprend qu'il s'agit d'un militant engagé dans la lutte contre le SIDA. L'animateur se montre très gêné, semble ne savoir que répondre et ne peut, l'espace de quelques secondes, reprendre le fil de l'émission. Alors qu'il regagne la scène, il se tourne vers la caméra et déclare :

People who have no idea who I am say that I affect life in this country murderously with my words. I'd like to point out that my attitude on this happens to be in the majority. [...] I wanna demonstrate with just one bit of news how a group of people try

to silence me [...]. I have attacked personally or ideologically no one in this audience, all I have done is show up tonight. There is now a movement trying to shut me up. (*Pat Sajak Show*)

Il justifie donc sa position sur le SIDA en affirmant qu'il est du côté de la majorité des Américains sur ce point. Par ailleurs, en dénonçant ce qu'il perçoit comme une tentative de le faire taire alors qu'il ne fait rien de plus qu'exprimer l'opinion de la majorité, il recourt à l'argument de la « minorité tyrannique », un tour rhétorique classique qu'il utilise pour fustiger les causes progressistes (*Pat Sajak Show*).

L'expérience est donc un échec pour l'animateur qui, peu habitué à être mis en défaut, semble mal à l'aise face à ses contradicteurs. En outre, elle semble constituer un moment pivot dans la participation de Limbaugh aux *culture wars*. Si son adhésion aux valeurs morales demeure intacte après son passage sur CBS, il se tient à distance de ces questions et se garde de les aborder de manière frontale, conscient qu'elles sont trop délicates pour qu'il puisse se tirer à bon compte d'une éventuelle algarade. C'est à la mi-1990 également qu'il renonce au « flash SIDA » : « It's the single most regretful [sic] thing I've ever done, because it ended up making fun of people who were dying long, painful and excruciating deaths, when they were not the targets. It was a totally irresponsible thing to do » (Grossberger). La période qui s'étend d'août 1988 à la fin 1990 permet donc à Limbaugh de déterminer les limites rhétoriques à ne pas franchir : il apparaît que les attaques frontales et autres charges moralisantes lancées contre les homosexuels et les malades du SIDA se situent hors de ces limites. Ainsi, au moment où s'ouvre la décennie des 90, Limbaugh semble renoncer à la rhétorique abrasive qui caractérise son discours sur le SIDA au profit d'une stratégie qui lui permet de continuer à défendre une lecture moralisante de la question mais de façon beaucoup plus implicite. Si le ton change, les cibles et les finalités demeurent les mêmes : il s'agit toujours pour Limbaugh de stigmatiser les malades et délégitimer l'intervention de l'État en faveur de la prévention.

La stigmatisation par contournement : la controverse autour du soutien de Reagan à la *Pediatric AIDS Foundation*

Cette stratégie de contournement est à l'œuvre dans le chapitre 8, « AIDS – Good Money and Bad : Some Help Is Not Desired » de *The Way Things Ought To Be*. Dans ce chapitre consacré à la question du SIDA, Limbaugh dénonce ce qu'il perçoit comme l'hypocrisie des

militants des organisations de lutte contre la maladie. En 1990, l'acteur Michael Glaser, connu pour son rôle dans la série *Starsky and Hutch*, révèle que son épouse a contracté le virus lors d'une transfusion et que leurs deux enfants en sont eux-mêmes porteurs. Le couple demande l'aide de Reagan qui accepte d'apparaître dans un clip visant à encourager la population à adresser ses dons à *The Pediatric AIDS Foundation* créée en 1988 par Elizabeth Glaser. Lorsque l'association *Cure Aids Now* adresse une lettre aux Glaser pour leur reprocher de permettre à Reagan de se blanchir de son inaction dans les débuts de l'épidémie en l'associant à leur campagne, Limbaugh est furieux : « That did it for me. So there was good money and bad money in the fight against AIDS. This established that there were some things more important than a cure ; that ideology mattered as well ! If you were a conservative you had no place in the fight against AIDS » (Limbaugh 1992b : 81). Selon lui, les activistes engagés dans la lutte contre le SIDA se servent de la maladie à des fins politiques pour mettre en défaut le conservatisme et fouler au pied l'héritage de Reagan. Par la suite, leur indignation face à l'implication de Reagan devient un thème de prédilection de RLS : pour l'animateur, loin de contribuer à lutter contre la maladie, ces activistes freinent la recherche en dénonçant le soutien de l'ancien président au combat que mènent les Glaser (Limbaugh 1992b : 81), un argument qui revient à imputer l'absence de traitement aux activistes eux-mêmes. Enfin, Limbaugh déplore le fait que Glaser ait décliné sa proposition d'enregistrer un message publicitaire destiné à être diffusé pendant l'émission pour lever des fonds au bénéfice de la fondation. Il lit dans ce refus la crainte de Glaser et son équipe de se voir harceler par des « extrémistes de la marge » (*fringe extremists*) (Limbaugh 1992b : 82).

On peut voir dans ce passage de la stigmatisation des malades à une forme d'implication financière dans la lutte, un repositionnement stratégique à une époque où la population tend à considérer les malades du SIDA davantage comme victimes d'une crise sanitaire que comme individus qui doivent leur sort à un comportement déviant. Il faut noter toutefois que Limbaugh vient en aide à une famille hétérosexuelle blanche, frappée par le virus à la suite d'une erreur médicale : l'aide qu'il apporte aux Glaser n'est donc pas motivée par une plus grande tolérance vis-à-vis des malades du SIDA dans leur ensemble, mais bien le signe qu'à ses yeux, il existe deux catégories différentes de patients qui ne méritent pas la compassion du public au même titre. En outre, le soutien apporté à un couple hétérosexuel victime d'une transfusion de sang

contaminé ne fait que souligner en creux la faillite morale des individus qui ont été contaminés par voie sexuelle.

La guerre contre les campagnes de sensibilisation au sexe sans risque

Parmi les stratégies que déploie Limbaugh pour perpétuer une interprétation moralisante de la crise du SIDA, l'une consiste à attaquer de façon systématique les campagnes de prévention et la distribution de préservatifs dans les établissements secondaires. Dans le chapitre 12 de *The Way Things Ought to Be* intitulé « Condom : the New Diploma » (Limbaugh 1992b : 127-136), il bat en brèche la promotion du préservatif auprès des jeunes, démarche qui lui apparaît « ridicule et peu judicieuse » (*ridiculous and misguided*) (Limbaugh 1992b : 130). Une telle opposition aux campagnes de sensibilisation à destination des jeunes permet à l'animateur de défendre la primauté de l'abstinence et, en corollaire, de dénoncer la libération sexuelle héritée des années 1960.

En premier lieu, Limbaugh défend l'idée que la sensibilisation des jeunes au sexe sans risque est une démarche dangereuse, voire mortelle. D'une part, il prend à son compte l'argument de la Droite Chrétienne selon lequel l'abstinence constitue le seul vrai rempart à la maladie :

Doesn't it make sense to be honest with kids and tell them the best thing they can do to avoid AIDS or any of the undesirable consequences is to abstain from sexual intercourse? It is the best way – in fact, it is the only surefire way – to guard against sexual transmission of AIDS, pregnancy and venereal diseases [...]. The fact is that abstinence works every time it is tried. (Limbaugh 1992b : 132)

Limbaugh présente l'efficacité de l'abstinence contre les IST à l'exclusion de tout autre moyen comme un fait établi, et ceux qui chercheraient à promouvoir d'autres solutions sont indirectement désignés comme des individus malhonnêtes ; en outre, il recourt à l'absurde en affirmant que l'abstinence est efficace à tous les coups. Ce faisant, il exclut donc la possibilité pour l'individu d'avoir une vie intime épanouissante protégée de tout risque de contracter une IST, et réaffirme l'idée chère aux conservateurs moraux que la liberté sexuelle de l'individu se doit d'être circonscrite au cadre strict du mariage. En ultime analyse, Limbaugh instrumentalise les campagnes de prévention pour promouvoir une conception de la sexualité qui correspond à l'époque précédant les mouvements de libération sexuelle de la fin des années 60 :

There have always been consequences to having sex [...]. You can now die from having sex. It is that simple. If you look, the vast majority of adults in America have made adjustments in their sexual behavior in order to protect themselves from some of the dire consequences floating around out there. For the most part, the sexual revolution of the sixties is over, a miserable failure. (Limbaugh 1992b : 131)

Selon l'animateur, qu'il s'agisse de la possibilité de tomber enceinte ou de contracter le virus du VIH, les relations sexuelles ont toujours, par essence, comporté un risque. La réponse adéquate à l'épidémie se trouve non pas dans l'adoption de méthodes de protection, mais dans l'impératif pour l'individu de changer son comportement et de tourner la page de la libération sexuelle. Au fond, tout le positionnement de Limbaugh sur la question vise à liquider l'héritage des années 60 et de rétablir l'ordre moral de la décennie précédente. C'est là encore une façon d'imputer la responsabilité de l'épidémie à celles et ceux qui vivraient une sexualité libérée.

« La conversation sans risque » ou quand Limbaugh minimise l'ampleur de la crise en se comparant au virus

Enfin, les débats autour de la prévention contre la maladie lui fournissent en effet le véhicule d'une métaphore filée à laquelle il recourt pour répondre aux attaques de ses détracteurs sur le danger que lui-même représente pour la démocratie. Lors de ses apparitions publiques, il a pour coutume de demander à un membre de l'assemblée de lui donner un préservatif qu'il enfle sur le micro en déclarant, comme lors de sa prestation à Sacramento : « This, my friends, is safe talk. You are protected from any evil because of this » (Limbaugh 1989). Le procédé rhétorique consiste à ridiculiser ses détracteurs en jouant du postulat implicite que ces derniers considèrent son discours aussi dangereux que le virus du SIDA. La comparaison indirecte « discours de Limbaugh/SIDA » neutralise l'argument de l'adversaire tant elle apparaît grotesque, et ce d'autant plus qu'elle est appuyée par le ressort visuel du préservatif déroulé sur le micro.

Pour finir, si le tournant des années 90 et la bienveillance accrue de la population envers les malades du SIDA rendent inacceptables les attaques frontales envers ces derniers, Limbaugh ne polit pas son discours pour autant et continue à puiser dans le registre du grinçant.

Dans le numéro de février 1994 de sa lettre d'information mensuelle *The Limbaugh Letter*, c'est la métaphore de l'infection qu'il choisit de filer. Au cours de l'émission du 18 février 1994, il en fait la publicité et la décrit en ces mots : « And the front of the envelope says, 'Rush Limbaugh, Doctor of Democracy : you have tested positive for EIB. [...] EIB is an airborne phenomenon spread by casual contact. If you get it, it's good. There is no cure, because it is the cure' » (Limbaugh 1994). Toute l'isotopie du VIH et du dispositif de détection est reprise ici : le dépistage positif, le mode de contamination ainsi que l'absence de traitement. Limbaugh joue ainsi avec les caractéristiques propres au VIH en reprenant le discours des campagnes de prévention au début des années 90. Ces caractéristiques sont toutefois détournées de manière à présenter la démarche radiophonique de Limbaugh – désignée par « EIB » (*Excellence in Broadcasting Network*) – comme un virus aux vertus bienfaitrices pour la démocratie, contrairement au VIH, mortel pour l'homme à l'époque. Parce qu'elle joue sur le registre de l'humour noir, elle minimise la réalité de l'épidémie de SIDA et la relègue au rang des innombrables lubies des médias acquis au progressisme. Ce faisant, elle rejette le danger de l'épidémie en dehors de la sphère des Américains ordinaires qui forment l'auditorat conservateur de Limbaugh, car elle suggère qu'ils ne sont pas concernés par le SIDA, voire en sont protégés. En dernier lieu, en jouant sur le ressort de la moquerie, la métaphore déprécie fortement l'effort de prévention engagé à l'époque.

Conclusion

Quelles conclusions tirer de l'implication dans les *culture wars* d'une personnalité médiatique identifiée davantage à la défense du conservatisme fiscal qu'à celle des valeurs morales ? Il semble en premier lieu qu'elle relève d'une démarche strictement opportuniste, fruit d'un intérêt politique et commercial bien compris. Plus intéressé par les questions économiques et politiques, Limbaugh apparaît en effet peu à l'aise avec les questions morales et peine à assumer pleinement la rhétorique employée initialement pour aborder ces questions, comme en témoigne l'abandon du « flash SIDA ». L'expérience malheureuse de *The Pat Sajak Show* montre qu'il n'est pas disposé à sacrifier son capital de crédibilité médiatique pour défendre le point de vue des conservateurs moraux sur le SIDA, là où les *culture warriors* assumés tels Jerry Falwell et Pat Robertson font de cette question une ligne de front dans le combat qu'ils mènent dans *Old Time Gospel Hour* et le *700 Club* respectivement. Ainsi, il semble que l'appropriation de la thématique reflète davantage

une tentative de prendre part à un débat qui, au tournant des années 90, est tout à fait porteur pour les conservateurs, qu'un attachement sincère à ces questions.

En outre, l'expression d'un point de vue aussi grinçant sur une épidémie qui, au tournant des années 90, se propage par voie sexuelle a pour effet de renforcer le sentiment d'appartenance de l'auditorat conservateur : en définissant le SIDA comme pathologie de la marge, le discours de Limbaugh contribue au processus de communalisation de cet auditorat. Tourner en dérision de manière aussi brutale une épidémie qui fait des milliers de victimes lui permet de signaler à ses auditeurs qu'il considère le SIDA comme un mal progressiste qui, du fait de son mode de propagation, résulte d'une tendance libertine à la complaisance à soi. Ainsi, il isole les auditeurs conservateurs de la population susceptible de contracter le virus, c'est-à-dire les progressistes et ceux qui y sont assimilés, dont les homosexuels. Incidemment, Limbaugh est coutumier des expressions globalisantes – comme « *the AIDS community* » – pour désigner malades du SIDA et activistes (Limbaugh 1992a). Ce tour sémantique vise à essentialiser un ensemble d'individus qui, bien que différents les uns des autres, sont vus comme formant un groupe homogène. Une telle stratégie vise à discréditer ces individus en les définissant comme une minorité revendiquant des droits spéciaux, et donc à les opposer à la majorité silencieuse des conservateurs.

En ultime analyse, tout son discours sur le SIDA sert une fonction d'exonération de Reagan dans la crise tout autant qu'il vise à préserver l'héritage politique du 40^{ème} président. À cet égard, Limbaugh se fait « le gardien des canons du Reaganisme », pour employer un terme inspiré par Joseph N. Cappella et Kathleen Jamieson qui désignent les médias d'opinion conservateurs comme les « dépositaires du conservatisme à la Reagan » (*custodians of Reagan conservatism*) (Jamieson et Cappella : 167). Les saillies de Limbaugh sur les malades du SIDA et l'utilisation de la maladie comme le véhicule de métaphores politiques annoncent donc de façon programmatique la finalité de sa démarche, demeurée inchangée depuis les débuts : il s'agit d'annihiler tout argument susceptible d'entacher le bilan de Reagan.

Bibliographie

- AIDS.GOV. *A Timeline of HIV/AIDS*. Consulté en juillet 2016. URL : <https://www.aids.gov/hiv-aids-basics/hiv-aids-101/aids-timeline/>
- BRIER, Jennifer. *Infectious Ideas : US Political Responses to the AIDS Crisis*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2009.
- GROSSBERGER, Lewis. « The Rush Hours ». *The New York Times*, 16 décembre 1990. Consulté en juillet 2016. URL : www.nytimes.com/1990/12/16/magazine/the-rush-hours.html?pagewanted=all
- HARTMAN, Andrew. *A History of the Culture Wars : A War for the Soul of America*. Chicago : The University of Chicago Press, 2015.
- HELMS, Jesse. « The AIDS Cover-up, a Speech delivered on the Senate floor ». 24 janvier 1990. Consulté en juillet 2016. URL : <http://atomicgaywonk.blogspot.fr/2008/07/jesse-helms-speech-aids-coverup.html>
- HUNTER, James Davison. *Culture Wars : The Struggle to Define America*. New York : Basic Books, 1991.
- HUNTER, James Davison, et Alan WOLFE. *Is There a Culture War ? A Dialogue on Values and American Public Life*. Washington, D.C. : Brookings Institution Press, 2006.
- JAMIESON, Kathleen Hall, et Joseph N. CAPPELLA. *Echo Chamber : Rush Limbaugh and the Conservative Media Establishment*. New York : Oxford University Press, 2008.
- LIMBAUGH, Rush. *Rush to Excellence '89 Tour : Rush Limbaugh Live in Person*. Excellence in Marketing Group, 1989.
- . *The Rush Limbaugh Show*. 16 janvier 1992 (a).
- . *The Way Things Ought To Be*. New York : Simon & Schuster, 1992 (b).
- . *The Rush Limbaugh Show*. 18 février 1994.
- MORT, Sébastien. « Tailoring Dissent on the Airwaves : The Role of Conservative Talk Radio in the Right-Wing Resurgence of 2010 ». *New Political Science* 34.4 (2012) : 485-505.
- Pat Sajak Show [The]*. 30 mars 1990. Consulté en juillet 2016. URL : <http://www.youtube.com/watch?v=LNK4byQkn7w>
- REMICK, David. « Day of the Dittohead ». *The Washington Post*, 20 février 1994. Consulté en juillet 2016. URL : <https://www.washingtonpost.com/archive/opinions/1994/02/20/day-of-the-dittohead/>

y-of-the-dittohead/e5723f05-04d8-4ccb-98c9-8b1ba6c358d2/?utm_term=.acd3d222e76a

RIMMERMAN, Craig A., Kenneth D. WALD, et Clyde WILCOX. *The Politics of Gay Rights*. Chicago : The Chicago University Press, 2000.

SHILTS, Randy. *And the Band Played On : Politics, People and the AIDS Epidemic*. New York : St Martin's Press, 1987.

TIEMEYER, Phil. « 'Patient Zero' and the 'Recalcitrant Queer' ». *American Historical Association Annual Meeting*. Chicago, Illinois, 2012.

WILENTZ, Sean. *The Age of Reagan : A History (1974-2008)*. New York : Harper Perennial, 2008.

